

## Études littéraires africaines

# Premier regard sur *La Conversation téléphonique* de Soyinka

Rebecca Mathews



Number 22, 2006

Wole Soyinka

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041245ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041245ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Mathews, R. (2006). Premier regard sur *La Conversation téléphonique* de Soyinka. *Études littéraires africaines*, (22), 20–23.  
<https://doi.org/10.7202/1041245ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## PREMIER REGARD SUR LA CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE DE SOYINKA

Le 15 août 1947 vit l'Inde sortir du grand sommeil colonial et affirmer avec détermination sa place dans le monde en tant que nation libre. Politiquement, elle était indépendante et dotée d'un gouvernement dont tous les membres étaient indiens. Culturellement, par contre, le changement ne fut pas facile. Malgré les meilleures intentions, les lendemains du colonialisme étouffèrent certains des désirs nationalistes les plus ardents. Cela fut très net dans le domaine de l'éducation.

Depuis Macauley et ses écrits de 1835, les graines des études anglaises avaient si bien porté leurs fruits qu'elles ne pouvaient être arrachées du jour au lendemain. C'était désormais un arbre gigantesque, indifférent aux exigences du nouvel ordre politique. On croyait alors que l'étude de la littérature anglaise, y compris dans un cours de langue, était un ingrédient indispensable de la formation personnelle, notamment pour le développement du caractère et des fondements moraux de chacun. Toute personne se disant ainsi formée pouvait citer sans effort Shakespeare, Milton, Wordsworth, Tennyson et T.S. Eliot ou encore, insurpassables parmi les romanciers, Jane Austen, George Elliot, les sœurs Brontë, Charles Dickens et Thomas Hardy. La ferveur nationaliste et l'humeur politique du moment durent pousser à y ajouter quelques mots de Tagore, Toru Dutt et Sarijini Naidu. "Where the Mind is Without Fear", "Palanquins Bearers" et "Bangle Sellers" furent à n'en pas douter des apports très populaires aux anthologies de poésie. Occasionnellement apparaissaient des références au très important *Gora* de Tagore ou à *Nectar in a Sieve* de Kamala Markandaya. Plus tard, alors que progressait le goût pour l'introspection, quelques universités intrépides introduisirent Kanthapura de Raja Rao et *The Guide* de Narayan.

Pour changer radicalement cette situation, il fallait une avancée audacieuse. Elle vint sous la forme de l'introduction du poème *La conversation téléphonique* de Soyinka<sup>1</sup>, un écrivain nigérian relativement inconnu du public indien et un poème à aucun autre semblable. Il concentrait audacieusement une colère et une angoisse souvent ressenties mais rarement exprimées avec une vérité qui nous touche encore. C'était une expérience familière rapportée avec un tour qui défiait la race dominante. Plus aucune excuse honteuse pour sa couleur noire ou brune, plus aucune esquivance devant la ségrégation mais, à la place, une réponse verbale flamboyante et courageuse. Plus d'acceptation résignée de notre *karma* dans l'ordre cosmique des choses. Le poème venait clairement des expériences de Soyinka à Leeds et il mettait en avant les nuances subtiles de la discrimination

<sup>1</sup> Soyinka (Wole), "Telephone Conversation", *The Wordsworth Anthology of Poetry*. Ed. Jay Parini. Boston : Thomson, 2006, p. 367-368.

raciale. Avec ironie et un art consommé, Soyinka s'attaquait au mythe de la bonne éducation polie que certains présentaient comme une qualité essentielle chez les Britanniques. Le poème commence par la recherche d'un logement et la conversation téléphonique avec la propriétaire se développe comme une partie d'échec où chaque joueur tient à rester dans les limites de la politesse et de la bienséance. Les pauses significatives et les silences très lourds font toute la différence :

Madame, dis-je pour la prévenir,  
 Je n'aimerais pas faire un voyage inutile – je suis un Africain  
 Silence. Message silencieux  
 De la bonne éducation mise à l'épreuve. La voix qui me parvint,  
 Enveloppée de rouge à lèvres, avec un long porte-cigarette doré  
 Qui la faisait siffler. J'étais salement pris au piège. (v. 4-9)

Le contrepoint de la voix de l'universitaire et de celle de la dame riche au comportement moral et éthique assez douteux ajoute au piquant de la situation. Elle hésite et il ne cache rien. Le sujet : la race. Quand elle lui demande de décrire sa couleur, il répond : "sépia ouest-africain" et elle est désorientée parce qu'elle ne connaît pas ce mot. "Je ne sais pas ce que c'est." Et la réponse, "brun", déclenche la guerre : "C'est noir, non ?" Il passe ouvertement à l'attaque de façon acerbe en énumérant les différentes couleurs des différentes parties de son corps.

Visage plutôt brun, mais, Madame, vous devriez voir  
 Le reste. Les paumes des mains et la plante du pied  
 D'une blondeur qui précède l'oxydation. (v. 28-30)

La propriétaire sent plutôt qu'elle ne comprend le changement d'objet du discours et elle est sur le point d'en finir, mais elle ne peut éviter une autre attaque au vitriol lorsqu'il explique qu'à force de s'asseoir, son derrière est noir comme un corbeau. Elle est alors mise au défi de façon aussi polie qu'impudente :

Madame, est-ce que vous ne préféreriez pas  
 Constater par vous-même. (v. 34-35)

L'effronterie, polie mais audacieuse, si efficace dans un poème satirique léger, fut lue par des dizaines de milliers d'étudiants pré-universitaires d'un État du sud de l'Inde, elle résonna longuement et ouvrit un nouveau paradigme. Si c'était là un échantillon du nouveau canon littéraire, il devait être respectable. Finalement, l'empire répliquait ainsi d'une façon plus subtile. Les règles étaient redéfinies, le front redessiné. Les Indiens devenaient capables d'exprimer énergiquement leurs frustrations avec les mots bien choisis de Soyinka. D'autres œuvres africaines suivirent et, avec

elles, tout un univers de mythes, de légendes, d'histoires, de visions politiques portées par des romans, des poèmes et des drames : *Things Fall Apart*, *The Interpreters*, *Death and the King's Horseman* pour n'en citer que quelques-uns.

Mon titre cherche volontairement à répéter la surprise du romantique John Keats lorsqu'il lut la traduction que Chapman fit d'Homère et qu'il composa "On First Looking into Chapman's Homer"<sup>1</sup>. Keats écrivit ce poème après une longue veillée avec son professeur, passée à lire la traduction de Chapman. La vigueur de la poésie élisabéthaine stupéfia Keats qui n'avait connu Homère que par les traductions formelles et abstraites de Pope. La surprise des lecteurs indiens devant le poème de Soyinka évoque celle de Keats devant les paroles crues et audacieuses de Chapman. Surpris et enthousiasmé, il se dit stupéfait à la vue des nouvelles planètes qui traversaient son champ de vision. Les images qu'il utilise amplifient cette expérience hors du commun.

Ou, comme Cortez, puissant, avec un œil d'aigle  
Il contemplant le Pacifique - et tous ses hommes  
Se regardaient sans comprendre -  
Silencieux, sur un sommet du Darien. (v. 11-14)

Ce fut beaucoup plus tard, lorsqu'il connut l'ensemble de l'œuvre de Soyinka, que le lecteur indien découvrit que ce bref et brillant poème n'était pas caractéristique de son auteur et qu'il ne l'inclut même pas dans son recueil poétique intitulé *Indanre and Other Poems*. Le critique Eldred Durosimi Jones, dans son célèbre ouvrage *The Writings of Soyinka*, confirma :

Depuis que Soyinka en personne a sélectionné les poèmes d'*Indanre and Other poems*, le choix qu'il a fait nous donne une idée de son regard sur ses œuvres. Exclues du recueil, "Telephone conversation" et "Two in London" – surtout le premier, avaient attiré l'attention et fait de Soyinka, aux yeux d'un large public, presque exclusivement un poète satiriste. Cette sélection nous conduit à nous intéresser à la plus grande partie de ses poèmes qui sont très différents<sup>2</sup>.

Pour en revenir à Keats et à l'analogie avec Cortez et ses hommes, nous nous demandons si Keats ne se sentit pas décontenancé de façon semblable lorsqu'il apprit que ce ne fut pas Cortez, mais Balboa qui découvrit l'océan Pacifique. Mais le sut-il, et cela a-t-il la moindre importance ?

<sup>1</sup> Keats (John), "On First Looking into Chapman's Homer", *The Seagull Reader*. Ed. Joseph Kelly. New York : Norton, 2005, p. 508-509.

<sup>2</sup> Jones (Eldred D.), *Writings of Soyinka*. 3<sup>rd</sup> ed. London : Heinemann, 1988, p.143-146 ; p. 143.

Le seul résultat de la lecture poétique qui puisse compter est qu'elle ouvre des voies vers de nouveaux eldorados et offre des moyens forts et innovants pour et interpréter et aborder le monde. De toute évidence, ce poème y réussit. *Telephone Conversation* et ses conséquences probablement inattendues initièrent une renaissance de l'enseignement et de l'étude de la littérature en milieu post-colonial. Cela eut des implications immenses. De nouvelles portes s'ouvrirent, certaines vers l'intérieur, d'autres vers l'extérieur d'où nous vinrent des lumières apportées par ces cultures si différentes.

■ Rebecca MATHEWS  
Université du Connecticut

## WOLE SOYINKA ET LA VILLE : UNE ANALYSE DE *THE INTERPRETERS*

*The Interpreters* de Wole Soyinka<sup>1</sup> nous renseigne sur les tribulations de la nation nigériane à l'ère des indépendances. La ville, fille de la copulation entre l'Europe et l'Afrique à travers la colonisation, permet de se rendre compte des avanies qui affectent le microcosme africain. Symbole tangible de la modernité occidentale, la ville se laisse saisir comme un espace prométhéen qui permet à la gent féminine de bousculer des pratiques qui ont fini par se fossiliser. Elle est également un milieu pathogène qui décompose nos vies individuelles et collectives. Se trouve problématisée ici la question de la gestion de la modernité citadine. La bonne préhension de la question urbaine nous impose de faire référence au contexte social et historique, cadre qui nous permet de mieux situer son émergence.

### Ville et libération

La ville est la sphère dans laquelle la gent féminine brise les chaînes qui la maintenaient dans une situation de non-être. Sagoe, qui demande à Dehinwa de le conduire, semble lui céder un passage de témoin que la femme s'empresse de prendre : "I only asked you to drive me to the beach" (p. 32). Dans une société où elle vivait jusque-là dans l'ombre de l'homme, la femme au volant affirme sa volonté de diriger elle-même sa vie. Dehinwa bouscule le stéréotype de la femme africaine soumise qui vit sous le joug de l'homme.

L'exercice d'un emploi rémunéré offre à la citadine des possibilités de libération. La femme, dorénavant, s'assume pleinement, sans rien attendre de l'homme. Dehinwa affirme son indépendance à Sagoe lors-

<sup>1</sup> *The Interpreters*. London : Heinemann, 1965.